Ce travail avait pour but de revoir la méthode de l’explication de texte en l’appliquant à un texte de référence susceptible d’illustrer le cours sur la technique et le travail. Il s’agit ici de reprendre certains réflexes du travail préparatoire (repérage des connecteurs logiques, de leur fonction et des fonctions logiques des propositions, repérage des notions à définir, etc.) et de commencer à rédiger le développement. Il ne s’agit donc pas de l’ensemble du travail préparatoire ni de la rédaction au propre.

« En quoi consiste l’aliénation du travail ? D’abord, dans le fait que le travail est extérieur à l’ouvrier, c’est-à-dire qu’il n’appartient pas à son essence, que donc, dans son travail, celui-ci ne s’affirme pas mais se nie, ne se sent pas à l’aise, mais malheureux, ne déploie pas une libre activité physique et intellectuelle, mais mortifie son corps et ruine son esprit. En conséquence, l’ouvrier n’a le sentiment d’être auprès de lui-même qu’en dehors du travail et, dans le travail, il se sent en dehors de soi. Il est comme chez lui, quand il ne travaille pas et, quand il travaille, il ne se sent pas chez lui. Son travail n’est donc pas volontaire, mais contraint, c’est du travail forcé. Il n’est donc pas la satisfaction d’un besoin, mais seulement un moyen de satisfaire des besoins en dehors du travail. Le caractère étranger du travail apparaît nettement dans le fait que, dès qu’il n’existe pas de contrainte physique ou autre, le travail est fui comme la peste. Le travail extérieur, le travail dans lequel l’homme s’aliène, est un travail de sacrifice de soi, de mortification. Enfin, le caractère extérieur à l’ouvrier du travail apparaît dans le fait qu’il n’est pas son bien propre, mais celui d’un autre, qu’il ne lui appartient pas, que dans le travail l’ouvrier ne s’appartient pas lui-même, mais appartient à un autre. De même que, dans la religion, l’activité propre de l’imagination humaine, du cerveau humain et du cœur humain, agit sur l’individu indépendamment de lui, c’est-à-dire comme une activité étrangère divine ou diabolique, de même l’activité de l’ouvrier n’est pas son activité propre. Elle appartient à un autre, elle est la perte de soi-même.

On en vient donc à ce résultat que l’homme (l’ouvrier) ne se sent plus librement actif que dans ses fonctions animales, manger, boire et procréer, tout au plus encore dans l’habitation, qu’animal. Le bestial devient l’humain et l’humain devient le bestial. »

Marx, *manuscrits de 1844*

« En quoi consiste l’aliénation du travail ?

Comme l’indique cette question, Marx va s’efforcer de **définir** et de **décrire** ce que serait l’aliénation provoqué par le travail. **L’aliénation**, du latin *alienus* qui signifie autre, désigne le fait par exemple pour un bien de devenir autre du fait qu’on le vend ou qu’on le donne. Mais ici que faut-il entendre par aliénation ? Est-ce le travail qui devient autre, qui change de nature ou aspect ou est-ce l’homme qui est transformé, dénaturé par l’exercice du travail ?

D’abord, dans le fait que le travail est extérieur à l’ouvrier,

La seconde phrase, qui note une première caractéristique de cette aliénation (« d’abord »), permet de comprendre que Marx étudie non pas le travail en général mais celui de l’ouvrier. Le travail est une transformation de la réalité grâce à la mise en œuvre d’une technique. Le travail de **l’ouvrier**, en revanche, ne désigne sans doute pas le travail de **l’artisan**. Celui-ci, maître de ses outils et du rythme de son travail réalise un produit dont il commande toutes les étapes de fabrication. L’ouvrier, au contraire, est intégré dans une **division** horizontale du travail, dans une chaîne de production dont il n’est qu’un maillon. Son travail est répétitif et monotone. Il ne fait pas appel à l’inventivité, à l’esprit d’initiative ni même à l’habileté : seules suffisent la rapidité et, dans le meilleur des cas, la précision.

c’est-à-dire qu’il n’appartient pas à son essence,

A partir du « c’est-à-dire » Marx décline l’explicitation de cette aliénation. Ce travail dépouillé des qualités humaines que l’on peut d’ordinaire mettre en œuvre dans l’artisanat, se retrouve étranger à l’humanité de l’homme, donc à ce qui est essentiel en l’homme : ce travail « n’appartient pas à son essence », il est « extérieur » à l’ouvrier et à l’homme en général. Cette extériorité du travail à l’essence de l’homme nous permet de comprendre pourquoi Marx peut parler d’aliénation : l’homme au travail n’accomplit pas pleinement son essence d’homme, il est autre qu’un homme.

que donc, dans son travail, celui-ci ne s’affirme pas

mais se nie, ne se sent pas à l’aise,

L’ouvrier « ne s’affirme pas » comme homme, il « nie » ses qualités d’homme, son humanité que l’auteur précise : « une libre activité ». En effet, l’homme contrairement à l’animal, ne produit pas instinctivement mais il a la capacité de penser dans son esprit le produit qu’il va réaliser. Il peut donc inventer, créer, innover alors que les ruches des abeilles par exemple sont toujours semblables à ce qu’elles étaient il y a mille ans comme le faisait remarquer Pascal dans sa *Préface au traité du vide*.

mais malheureux, ne déploie pas une libre activité physique et intellectuelle,

Cette aliénation est cause du malheur de l’homme au travail. En effet, comme le précise Marx, le travail ouvrier « mortifie » c’est-à-dire blesse gravement le corps de l’homme. En effet, dans la manufacture ou à l’usine, au sein de la division horizontale du travail, la répétition par l’ouvrier toute la journée des mêmes gestes déséquilibre les capacités physiques de l’homme et peut même provoquer des maladies en particulier des troubles musculo-squelettiques. Les tics nerveux de Charlot dans *Les temps modernes*, son regard hébété semblable à celui d’un fou illustrent assez bien cette altération physique comme le symptôme d’une aliénation mentale. L’ouvrier n’exerçant plus sa liberté intellectuelle, sa capacité à prendre des décisions, s’assimile à une machine. Ses aptitudes intellectuelles risquent de s’atrophier, ce travail « ruine ainsi son esprit ».

mais mortifie son corps et ruine son esprit.

On pourrait espérer que cette aliénation au travail laisse à l’ouvrier l’espoir de redevenir un homme « en dehors du travail » : c’est cette « conséquence » qu’évoque alors l’auteur en comparant la condition de l’ouvrier au travail et hors du travail.

En conséquence, l’ouvrier n’a le sentiment d’être auprès de lui-même qu’en dehors du travail

et, dans le travail, il se sent en dehors de soi.

Ce retour à soi de l’homme serait donc corrélatif de cette aliénation, du fait que l’ouvrier au travail ne se sent pas pleinement soi mais en dehors de soi.

Il est comme chez lui, quand il ne travaille pas

et, quand il travaille, il ne se sent pas chez lui.

Son travail n’est donc pas volontaire, mais contraint, c’est du travail forcé.

Marx alors déduit (« donc ») que ce travail n’est pas « volontaire » donc le fruit d’une libre décision mais un travail contraint, non seulement parce que l’on ne choisit pas nécessairement de travailler (en général, on travaille d’abord pour vivre, le travail est nécessaire à la satisfaction des besoins), mais encore parce que la forme spécifique que prend le travail de l’ouvrier fait qu’il n’est pas maître de lui-même au travail, pas maître du rythme de travail, ni même maître des méthodes de travail. Dans le taylorisme et l’organisation scientifique du travail d’ailleurs, à la division horizontale du travail, s’ajoute une division verticale : les manières de travailler des meilleurs ouvriers sont étudiées puis retenues et imposées comme méthodes aux autres ouvriers. Ainsi le travail de l’ouvrier échappe entièrement à sa maîtrise, à sa liberté, à son initiative, c’est proprement un « travail forcé », celui du condamné, privé de libertés.

Il n’est donc pas la satisfaction d’un besoin, mais seulement un moyen de satisfaire des besoins en dehors du travail. Le caractère étranger du travail apparaît nettement dans le fait que, dès qu’il n’existe pas de contrainte physique ou autre, le travail est fui comme la peste. Le travail extérieur, le travail dans lequel l’homme s’aliène, est un travail de sacrifice de soi, de mortification. Enfin, le caractère extérieur à l’ouvrier du travail apparaît dans le fait qu’il n’est pas son bien propre, mais celui d’un autre, qu’il ne lui appartient pas, que dans le travail l’ouvrier ne s’appartient pas lui-même, mais appartient à un autre. De même que, dans la religion, l’activité propre de l’imagination humaine, du cerveau humain et du cœur humain, agit sur l’individu indépendamment de lui, c’est-à-dire comme une activité étrangère divine ou diabolique, de même l’activité de l’ouvrier n’est pas son activité propre. Elle appartient à un autre, elle est la perte de soi-même.

On en vient donc à ce résultat que l’homme (l’ouvrier) ne se sent plus librement actif que dans ses fonctions animales, manger, boire et procréer, tout au plus encore dans l’habitation, qu’animal. Le bestial devient l’humain et l’humain devient le bestial. »

Marx, *manuscrits de 1844*